

LETTRE 16

Un homme, de qualité, et d'érudition, nommé Joue, qui attribuait la plupart des événements à la fortune, et au hasard, avait mandé à saint Paulin qu'un vaisseau où il y avait une grosse somme d'argent, destinée pour les pauvres, avait été poussé par la tempête sur une côte, qu'ils avaient tous deux des terres, et qu'encore que celui qui avait soin de garder l'argent, fût mort, la somme s'était trouvée entière. Saint Paulin prend occasion de cet accident, pour prouver qu'il était un effet de la Sagesse, et de la Providence de Dieu, et non d'une fortune inconstante, ni d'un hasard aveugle, comme Joue croyait.

Paulin, à mon cher frère Joue.

Je croirais pécher notablement contre les règles de la bienséance, et de l'amitié, si je ne vous écrivais par Posthuvian, et Theridie, qui de la Campanie, où ils étaient venus pour me voir, s'en retournent en leur pays. Ce n'est pas toutefois la seule crainte de commettre une incivilité, qui me porte à vous écrire, mais c'est particulièrement pour empêcher que l'on ne croie que je doute de la sincérité de votre religion; car si je manquais de vous écrire dans une occasion si favorable, et qui m'est présentée par des personnes d'une éminente vertu, on pourrait s'imaginer que je crois que vous n'aimez pas les gens de piété, quoique vous fassiez connaître le contraire, par l'estime que vous faites du nom de chrétien, et de ceux qui tâchent comme nous, d'observer la loi de l'Évangile.

Recevez donc favorablement ces deux hommes, non en considération de mes lettres; mais plutôt recevez avec plaisir mes lettres, qui vous seront rendues par des personnes, qui se sont fait une espèce de religion, de ne point retourner en leur patrie, sans vous voir, et de ne point vous aller rendre visite, sans vous porter de mes lettres.

J'ai crû même qu'il était à propos de me servir de ces illustres messagers, pour répondre à la lettre que vous m'écrivîtes, il y a quelque temps, et qui était la réponse à celle que je vous avais écrite, pour montrer que Dieu a un pouvoir absolu sur les éléments, et que la Providence dispose souverainement de toutes choses, en notre faveur. Car je crois que vous vous souvenez parfaitement, que répondant à votre lettre, je vous avertis de ne point attribuer au hasard les biens que Dieu nous fait; et de ne pas croire que c'ait été plutôt par un cas fortuit, que par un ménagement de la Providence, que l'argent provenant d'un trafic de piété, se soit conservé, non-obstant les tempêtes de l'Hiver, et l'avarice des matelots, même après la perte de celui qui en était le gardien. C'est aussi par cette divine conduite que cet argent est en quelque manière tombé en notre puissance; parce que le navire, qui le portait, est échoué sur les côtes, où j'avais une seigneurie, et vous un héritage.

Cet événement qui devait vous faire admirer et louer la Sagesse, et la Providence de Dieu dans le gouvernement, et la disposition de l'univers, n'a servi qu'à renouveler dans votre lettre les murmures, et les plaintes que vous aviez faits en ma présence contre la tempête, et l'agitation des éléments. Et au lieu de bénir Dieu de la bonté qu'il a de réprimer leur violence, et de régler leurs mouvements pour notre utilité, vous lui faites injure, en attribuant cette sage conduite à des divinités imaginaires, sous les noms du hasard, et de la fortune; comme si elles partageaient le gouvernement du monde avec celui qui en est le seul Créateur, et l'unique Souverain.

Ne croyez pas lui faire honneur, mais au contraire soyez persuadé que vous l'outragez, quand vous ne voulez pas lui attribuer ces événements, sous prétexte qu'ils paraissent contraires à sa Sagesse, et à sa Toute-puissance. Il vous semble (dites-vous) que Dieu étant la bonté même, ne peut être Auteur des choses mauvaises, telles que sont celles qui sont nuisibles aux hommes; et qu'il est plus juste d'attribuer au hasard les tempêtes qui désolent les campagnes, et causent mille naufrages, que non pas à Dieu.

Mais vous ne prenez pas garde à ce sentiment est erroné, et qu'il est un des pernicious dogmes de ces philosophes, qui enflés d'orgueil, par la vanité de leur science, ont négligé de chercher celle de Dieu, et se sont éloignés de la vérité. Comme ils ont cru être élevés au souverain degré de la sagesse, et qu'ils ont voulu soutenir avec entêtement la fausseté de leurs opinions, la sainte Écriture nous apprend qu'ils se sont égarés dans leurs vains raisonnements, et que pour avoir voulu pénétrer les secrets de Dieu, et découvrir sur l'excellence de ses ouvrages, selon leur caprice, ils ont fait mille fictions extravagantes.

En peut-on voir une plus ridicule, que de s'imaginer que le mouvement du ciel n'est réglé que par le hasard; qu'il n'y a point d'Être souverain, qui ait autorité sur le monde; où que s'il y en a un, qu'il en néglige le gouvernement, laissant agir chaque chose casuellement, et selon le poids de sa nature ? Quelle extravagance de croire que le monde n'a point eu de commencement, et

qu'il n'aura point de fin, comme si le bon sens ne nous faisait pas connaître que les choses corporelles, dont le monde est composé, et dont nous sommes aussi une portion, sont corruptibles de leur nature.

Mais ceux-là sont encore plus insensés, qui croient que le monde s'est fait de lui-même; comme si une chose se pouvait produire, et devenir tout ensemble créateur, et créature, l'ouvrage, et l'ouvrier, ce qui paraît visiblement impossible. Il est donc évident que le monde corporel est gouverné par une puissance spirituelle, et que cette grande machine est soutenue, et réglée dans ses mouvements par le même divin Esprit qui la formée, et qui étant présent à toutes les parties de l'univers, leur donne la vie, règle leurs usages, les soutient dans leur état, et leur fournit ce qui est nécessaire à leur conservation.

Puisqu'il est donc certain que tout ce que l'on voit, et tout ce que l'on sent ne peut subsister que par un secours étranger; on ne peut douter que chaque chose n'en ait eu pareillement besoin pour avoir l'existence. Cela supposé, il faut nécessairement avouer que Dieu est Auteur de toutes choses, et qu'il n'y a que les profanes qui puissent révoquer en doute que c'est lui qui a fait le monde; et conséquemment que les vents, et les autres parties de cette grande machine, qui sont comme les entrailles de ce corps, ne sont gouvernés que par sa sagesse. Car ces merveilleux ouvrages de sa Toute-puissance ne pourraient subsister dans la diversité et dans l'opposition de leur nature, s'ils n'étaient soutenus, et gouvernés par celui même qui les a produits, et ils ne s'entretenaient pas longtemps dans un même état, s'ils n'observaient exactement les lois qu'il leur a prescrites en les formant.

C'est donc une folie de croire qu'elles subsistent, et se règlent d'elles-mêmes, mais c'est encore une plus grande, de se persuader quelles sont mauvaises naturellement; puisqu'étant toutes produites de Dieu, qui est essentiellement bon, il est absolument nécessaire que ses ouvrages soient pareillement bons; et quoi qu'il y ait des choses dans sa conduite, qui surpassent nos lumières, et que nous ne pouvons quelquefois comprendre, il nous est plus avantageux de croire qu'il en use de la sorte pour des raisons qui nous sont cachées, que de commettre un blasphème, en croyant qu'il agit sans raison. Nous devons donc être persuadés, qu'encore que les choses divines ne nous soient pas évidentes, elles sont néanmoins toutes réglées par la Sagesse de Dieu.

S'il est donc vrai que Dieu seul a créé le monde, et qu'il le gouverne tout seul, dites-moi, je vous prie, en quel lieu le hasard, et infortune, exerceront leur empire ? Si vous dites que l'un et l'autre, selon le sentiment de quelques philosophes, dépendent du mouvement, et de l'influence des astres; il faudra conclure qu'ils ne reçoivent cette puissance, que vous voulez rendre égale à celle de Dieu, que de certains petits atomes de feu, qui sont infiniment au dessus de Dieu, et beaucoup plus petits que le monde, n'étant émanés que de ces corps lumineux, qui sont l'ornement, et la beauté de la troisième des parties, dont le monde est composé.

Avouez donc qu'il n'appartient qu'à la puissance de Dieu de changer la disposition des éléments, de redoubler la violence des vents, ou de la diminuer; d'exposer les hommes à la fureur des tempêtes, ou de les en délivrer; et que c'est en vertu de cette puissance que toutes les créatures sont soumises à la volonté de leur Créateur. Cela supposé, comment osez-vous attribuer ce divin pouvoir à des choses, qui non seulement ne portent pas le nom de Créateur, mais même qui ne sont pas au rang des créatures; puisque ce ne sont que de simples noms, qui ne signifient rien de spirituel, ou de corporel; mais seulement des fantômes, et des fictions de l'esprit humain.

Car si nous cherchons l'étymologie de ces noms dans la langue latine, nous trouverions que celui de fortune est composé de *fors*, qui est une parole de doute, et d'incertitude. Le mot de *Fatum* ne signifie aussi que ce que l'on a dit; et celui de hasard ne s'explique en Latin que par *casus* qui signifie tomber; de sorte que ces noms ne contiennent rien de réel, ni de grand. Cependant l'aveuglement des gentils, qui ne connaissaient pas le vrai Dieu, a été si étrange, qu'ils ont feint je ne sais quelles divinités corporelles, à qui ils ont attribué ces noms, et ils leurs ont rendu les honneurs divins. Ils ont même fait des idoles, qu'ils ont appelés l'espérance, la Justice, l'amour, la Fureur, et ils les ont adorés comme des divinités.

C'est par le même égarement d'esprit, qu'ils ont représenté l'occasion, comme une déesse, qui a la tête couverte de longs cheveux par devant, et chauve par derrière; et ils ont peint la Fortune, que vous vantez tant, appuyée sur un globe mouvant, et qui n'a point de consistante. Ils se sont aussi imaginés ridiculement que la vie des hommes dépendait du caprice de certaines déesses, qu'ils disaient être les maîtresses des événements casuels, et qui avaient le pouvoir de prolonger la vie des hommes, en continuant de filer leur quenouille, ou de la retrancher, en coupant leur fil d'un coup de ciseau.

Ne dites pas que cette erreur n'a été commune que parmi la populace et que les philosophes en aient été exempts; puisque Platon même a été si ridicule que, de représenter la nécessité, comme une vieille femme, qui avait trois filles, dont l'emploi continué était de filer leurs quenouilles, et de régler par ce moyen les événements, et la durée de la vie des hommes. Voilà quel est le fruit de la vaine éloquence de ces sages superbes, qui n'ont pas eu honte d'écrire des fables si grossières, et si puériles, dans les mêmes livres où ils traitaient de la divinité. Nous pouvons admirer en ce philosophe, l'éloquence, et la pureté de la langue grecque; mais nous serions plus ridicules que lui, si au préjudice de la vérité, nous donnions quelque croyance aux fables, qu'il n'a inventées, que pour rendre son discours plus agréable.

Nous agissons plus judicieusement; si nous suivons les lumières de la raison, et de la vérité, qui nous apprennent non seulement que nous devons rapporter uniquement à Dieu tous les ouvrages, au milieu desquels nous vivons, et dont nous sommes une des principales parties; mais aussi tous les secours qu'il nous donne pour passer plus tranquillement cette vie, sujette à tant de misères, et d'inconstances. Ne nous laissons donc pas aveugler par l'erreur de ceux, qui lui veulent soustraire une partie de ses oeuvres, car que nous le voulions, où que nous ne le voulions pas; il est certain qu'il est notre Créateur, et notre Dieu, comme il l'est de toutes choses, et comme il est par essence la Bonté même, la Sagesse, et le Principe de la raison, il n'a rien fait qu'avec raison; et il a communiqué sa bonté à tout ce qu'il a créé.

Donnons-lui donc tout ce que nous sommes, prenons soin d'apprendre, et de faire tout ce qui lui est agréable, et alors notre esprit étant bien net, et purgé, nous verrons clairement que c'est une vérité constante, que tout être a été créé de Dieu, et qu'il faut tirer cette conséquence, que tout ce que Dieu a fait est admirable; que rien de ce qui a pour Auteur la Bonté même, ne peut être méchant, et que Dieu ayant créé pour notre usage, et pour notre bien, tout ce qui est dans le monde, il a disposé, et établi de telle sorte toutes les créatures de l'univers, qu'il en a fait quelques-unes pour servir, d'autres pour agir, et les autres pour commander.

Il est vrai que par les lumières de la raison naturelle nous pouvons commander aux animaux, et les gouverner selon notre volonté; mais de peur que ce pouvoir ne nous fût une occasion d'orgueil, Dieu a permis pour nous humilier, que nous soyons exposés à mille fâcheux accidents, soit par la malice des démons, soit par l'embarras des affaires, ou par l'agitation des éléments; afin que cet exercice nous rende plus surveillants sur notre conduite, et nous inspire plus de crainte, et de respect pour Dieu. Car il est certain que la tranquillité, et le repos, qui devraient nous rendre plus reconnaissants de ses divines faveurs, sont souvent la cause de notre insensibilité, et de notre ingratitude. C'est pourquoi l'Apôtre, ce grand maître des gentils, dit (cf. Rom 5,3) que c'est par une sage disposition de la Providence de Dieu, et pour l'utilité de notre salut, que notre vie est exposée à plusieurs événements fâcheux, tels que sont les maladies, les pertes, les procès, et mille autres semblables occasions de souffrance, parce que l'affliction réveille, et exerce la vigueur de la patience, la patience fait l'épreuve de la foi, et nous fait mériter la couronne de la gloire, que la vertu ne pourrait obtenir, si elle n'était victorieuse, ni devenir victorieuse, si elle n'avait combattu quelque temps avec peine.

Comme vous connaissez clairement cette vérité, tant par la vivacité naturelle de votre esprit, que par l'étude des belles lettres, que vous cultivez avec application, et (plût à Dieu que vous en eussiez autant pour la lecture, de l'Écriture sainte !) vous savez que les philosophes, et les grands hommes, qui ont fleuri parmi les gentils, ne se sont rendus célèbres que par la patience invincible qu'ils ont fait paraître au milieu des afflictions.

C'est pourquoi, je sois extrêmement surpris, qu'étant prévenu de ces lumières, vous attribuez au hasard le bonheur de ce navire, qui après avoir évité la tempête et le naufrage, a trouvé son salut, en échouant sur nos côtes, où il a été conduit par les soins de la Providence. Elevez, je vous prie votre esprit à la contemplation de la vraie Sagesse, et considérez Jésus Christ, cette vraie source de lumière, qui se répand sur les âmes fidèles, et dans le sein des personnes chastes.

Vous êtes, dites-vous, dans ce sentiment, mais vous ajoutez pour excuse, que vous n'êtes point encore en état de vous élever à Dieu, pour, découvrir ses secrets, et que le trouble des affaires du siècle, est comme un nuage obscur, qui vous empêche de voir la beauté du ciel. Mais plût à Dieu, qu'il y eût autant de sincérité, qu'il y a d'éloquence dans vos paroles ! Car il est aisé de connaître par la politesse de votre discours la force de votre raisonnement que c'est plutôt par un défaut de volonté, que de vivacité d'esprit, et de liberté, que vous négligez l'étude de l'Écriture sainte. Pouvez-vous, disconvenir que ce n'a point été en dormant, ni en vous divertissant, que vous avez acquis un si grand fonds d'éloquence, et d'érudition ? Votre discours est orné de ce qu'il y a de plus fleuri dans les poètes. On voit dans vos écrits ce qu'il y a de plus charmant dans les harangues des orateurs. Vous y faites connaître que vous avez puisé dans les sources de la

philosophie, ce qu'elle a de plus subtil, et de plus relevé : et rempli que vous êtes de la littérature des étrangers, vous joignez la délicatesse de la langue romaine avec la douceur, et la majesté de la grecque.

Dites-moi, je vous prie, s'il est vrai que vous, êtes tellement embarrassé par les affaires publiques, que vous n'avez pas un moment de loisir, quand vous lisez Cicéron, et Demosthène, et que dégoûté de cette lecture, qui vous est ordinaire, vous reprenez les ouvrages de Xenophon, de Platon, de Caton, de Varron, que vous aviez déjà lus; sans parler de beaucoup d'autres, dont je ne sais pas les noms, et dont les livres vous sont parfaitement connus. Vous êtes libre quand il s'agit de lire ces auteurs profanes, et vous êtes embarrassé d'affaires, lors qu'il faut apprendre la doctrine de Jésus Christ, qui est la Sagesse de Dieu. Vous trouvez assez de temps pour devenir philosophe, et vous n'en trouvez pas pour devenir chrétien. Changez, je vous prie, d'étude, et de sentiment : ou plutôt sans quitter ce que vous êtes, joignez les lumières de la religion, et de la foi à celles de la philosophie; unissez en vous les sentiments de tous, les sages, afin que vous soyez le philosophe, et le prophète de Dieu, occupez vous plutôt à l'imiter exactement, qu'à le chercher par une vaine curiosité; afin qu'étant aussi sage d'action, que de parole, vous fassiez d'aussi belles choses que vous en dites.

Soyez le philosophe Péripatéticien de Dieu, le Pycagoricien du monde, et le disciple de la vraie Sagesse, qui ne se trouve qu'en Jésus Christ. Dégagez-vous de cette douceur pernicieuse que vous goûtez dans la lecture des auteurs profanes, qui semblables au chant des sirènes, nous font oublier notre patrie, et ne nous charment que pour nous faire périr. Car il est certain que la douceur contagieuse de la volupté, nous fait oublier Dieu, qui est la patrie commune de tous les hommes, et elle tourne sur nous en vérité la fable des sirènes. En effet, tout ce que les poètes ont feint des sirènes se trouve dans les attraites de la voluptés et dans le plaisir criminel des vices; puis qu'ils cachent un venin dangereux sous une douceur apparente; et que quelque agréables qu'ils paraissent ils n'ont pour récompense que la mort.

Pour éviter ce danger, il faut non seulement que nous bouchions nos oreilles, comme fit Ulysse au chant des sirènes, mais aussi que nous fermions les yeux, et que notre âme nous soit comme un navire qui vogue à pleines voiles, pour fuir promptement; de crainte qu'étant enchantée par cette douceur mortelle, nous allions échouer contre le rocher du crime; et que notre vaisseau venant à se briser contre l'écueil de la mort, nous ne fassions un naufrage éternel.

Plût à Dieu que dépouillés de toutes choses, nous pussions sortir nus de la mer de ce monde ! Que nous serions heureux, si tandis que nous sommes dans une chair fragile, et dans la possession des biens périssables, comme dans un navire ouvert, et qui fait eau de toutes parts nous pouvions nous dépouiller de tous ces biens y comme d'autant de vêtements chargés d'eau, qui nous empêchent de nager ! Nous aurons ce bonheur, si nous prenons par les mains d'une soi vive, la Croix de Jésus Christ notre Dieu, comme une planche salutaire après le naufrage. Nous pourrions alors avoir quelque espérance de salut, au milieu même du péril. Dépouillés de nos biens, nous ferons servir le sujet de notre convoitise au rétablissement de notre innocence, et au ménagement de notre bonheur. C'est ainsi qu'en servant Dieu fidèlement, nous aurons un empire sur nos passions; et si nous bornons tous nos désirs à nos besoins, nous trouverons qu'ayant les habits nécessaires, nous n'en devons pas chercher de superflus, car nous devons penser efficacement que n'ayant rien apporté au monde, nous n'en devons rien emporter.

Tout ce que je viens de dire est si vrai, que même plusieurs philosophes parmi les gentils, qui ont eu assez d'élévation d'esprit pour connaître quelques rayons de la vérité, ont établi pour maxime, que non seulement on ne pouvait suivre, mais même rechercher la sagesse, que l'on n'eût premièrement quitté le fardeau des richesses, les regardant avec autant de mépris, que l'on regarderait du fumier; jusques-là même que plusieurs d'entre eux les ont jetées dans la mer.

Pour vous, je crois que vous ferez judicieusement de faire une espèce de partage avec Dieu; et que jouissant de ses faveurs, vous lui rendiez des actions de grâces de tant de biens que vous en avez reçus, soit intérieurs du corps et de l'esprit; soit extérieurs, telles que sont les richesses, vous vous donniez entièrement à lui, puisque pour tant de bienfaits, il ne vous demande que vous-même. Vous pouvez licitement posséder tout ce que vous avez, moyennant que vous reconnaissiez celui qui vous l'a donné. Car il est certain que nous n'avons rien que nous n'ayons reçu, puisque comme j'ai déjà dit, nous sommes venus tous nus au monde.

Offrez donc à Dieu la vivacité de votre esprit, et l'élégance de vos paroles. Presenteiu, comme il est écrit, *un sacrifice de louange*, (Ps 49,14) par la pureté du discours, et la piété du coeur. Dès que vous aurez élevé vos pensées, et vos affections vers lui, il répandra sur vous les lumières de sa vérité, qui vous donneront une parfaite connaissance de vous-même; car les lumières qui nous font connaître Dieu, nous font aussi voir ce que nous sommes.

En effet, d'où pensez-vous que soit venu cet étrange aveuglement de la superbe, ou de l'ignorance des hommes, qui ont rendu les honneurs divins aux démons, et aux éléments qui n'ont été faits que pour leur service. Ils ont adoré comme des divinités, l'eau, le feu, les astres, les arbres, et les idoles, au grand mépris de la Majesté de Dieu, ne prenant pas garde qu'en rendant ces honneurs aux démons, et aux autres créatures, ils attribuaient aux serviteurs, ce qui n'appartient qu'au Maître. De là vient que par une juste punition, pour n'avoir pas voulu, connaître le vrai Dieu, ils ne se sont pas connus eux-mêmes.

Mais nous sommes heureusement dégagés de cette ignorance par les lumières de la foi, qui nous faisant voir l'ordre merveilleux, établi dans le monde, nous apprend aussi que nous sommes uniquement soumis à Dieu, qui est Un en trois Personnes qu'à l'égard des créatures, nous sommes égaux à celles qui sont raisonnables, et supérieurs à celles qui ne le sont pas.

Tandis que l'homme gardera ce juste tempérament, il ne s'écartera point de son salut, ni de la dignité de sa nature. Il aura même l'avantage d'être assuré qu'il possède la vérité; qu'il est éclairé des lumières de la vraie sagesse, que ses actions sont justes; qu'il est exempt d'erreur, et dégagé des vices qui tiennent en esclavage l'âme qui refuse de servir Dieu. Comme elle s'est écartée de son état, elle s'égare malheureusement dans la multiplicité de ses propres pensées, ou dans les ridicules imaginations des autres. Elle veut savoir, les divers sentiments des philosophes; elle désire de pénétrer dans l'avenir, comme font les devins. Le faux brillant de la superstition lui fait perdre les sentiments de piété que la vraie religion lui avait inspirés; et la variété de ses affections la rend toujours flottante entre la crainte et l'espoir.

De là vient qu'elle se laisse emporter aux vents des diverses opinions, et que n'ayant pas la crainte de Dieu, qui est le commencement de la vraie sagesse, elle est comme un corps, sans tête, privée de l'usage de tout ce qui peut donner la connaissance de la vérité. C'est ce qui fait qu'après avoir porté ses pensées sur toutes les parties du ciel, et de la terre, elle est si aveugle, que d'attribuer le gouvernement du monde aux créatures qui ont quelque éclat; même à des noms, qui ne signifient rien de réel, comme sont ceux de hasard, et de cas fortuit. En quoi il paraît qu'elle est autant opiniâtre dans ses fausses lumières, et ses mauvaises habitudes, qu'elle est ignorante de la vérité.

Mais il n'en est pas de même de votre âme; comme elle a été échauffée du feu céleste, elle doit exhaler une flamme toute divine; et puisqu'elle est éclairée des lumières de la foi, il faut qu'elle porte toutes ses pensées vers Jésus Christ, qui possède le souverain degré de la vraie sagesse. Je ne blâme pas l'usage que vous faites dans les choses qui regardent la religion, de ce que vous avez appris des philosophes; ou des orateurs, pourvu que vous n'ayez pas trop d'amour pour cette vaine sagesse, qui est contraire à la vérité; car il est plus avantageux que vous soyez occupé à rechercher les vérités du ciel, que de vous attacher aux disputes inutiles des philosophes. Laissez rouler ces inconsidérés dans les ténèbres de leur ignorance : renoncez à la conduite et aux sentiments de ces faux sages, qui passent leur vie dans de continuelles contestations sur des manières de parler; qui combattent perpétuellement contre les fantômes de leur imagination; et qui cherchent toujours la sagesse, sans jamais la trouver, parce que ne voulant pas croire en Dieu, ils se rendent indignes de le connaître.

Contentez-vous d'emprunter de ces étrangers la pureté du discours, et les règles de parler juste, comme des dépouilles de vos ennemis. En prenant, leur éloquence, ne prenez pas leurs erreurs; et tandis qu'ils n'emploient leurs belles paroles que pour expliquer des choses vaines et inutiles employez-les pour signifier de bonnes choses, afin que vous ne passiez pas votre temps comme eux, à embellir des fantômes, mais à donner de l'éclat au corps solide de la vérité. Ne vous étudiez pas à dire des choses agréables aux oreilles, mais seulement à ce qui peut éclairer l'esprit, et être utile au salut des hommes.

VCO